

Elle mourrait en été sans marais, et en hiver si on la privait d'un abri souterrain et d'une couverture en laine. Dans les rues ou dans la campagne, on les voit attelées en file à d'innombrables chariots pesamment chargés, les sabots enfoncés dans la poussière par les temps secs, ou dans la vase profonde quand il pleut.... A propos de boue, quel ne fut pas mon amusement, la première fois que j'en fus éclaboussée, de voir que celle des grands chemins faisait sur les vêtements des taches de graisse. Et quand je vis labourer ! Une charrue attelée de quatre à six bœufs, éraflant à peine la terre avec une branche d'arbre en guise de soc.... Et cela s'appelait labourer ! et, qui plus est, la terre était si grasse que cela suffisait !

Les chariots roumains sont aussi trainés souvent par des chevaux... par huit, douze, seize petits chevaux attelés au moyen d'espèce de ficelles, et tout à fait au hasard. Un jeune garçon, assis sur l'un d'eux, les conduit tous d'une main, et brandit de l'autre son long fouet à manche court. Ils traversent ainsi la vaste plaine, se détachant plus grands que nature sur l'horizon infini. Le conducteur, en cheminant, chante une mélodie mélancolique, ou bien s'arrête auprès de quelque puits pour abreuver ses bêtes. Ces puits, qui s'élèvent solitaires au milieu des champs, ont presque l'air de potences. L'homme qui en a creusé un est béni, et beaucoup de péchés lui sont pardonnés. Quiconque y boit, après avoir soufflé sur l'eau pour chasser les mauvais esprits, est tenu de dire : « Que Dieu lui pardonne ! » Parfois aussi le charretier, laissant errer ses bêtes, s'endort dans le maïs, les membres mollement abandonnés à un repos sans souci....

Dans le lointain, si tout à coup on entend des clochettes, des claquements de fouet et des cris prolongés comme des sifflements de chemin de fer, ce sont les huit chevaux et les deux postillons d'un richard allant à sa campagne au train de 25 kilomètres à l'heure. Les postillons ont des costumes en cuir tout brodés, comme des Indiens, des espèces de mocassins, des chapeaux à longs rubans flottants, de larges manches de chemise qui se gonflent comme des voiles au vent de la course. Pareils à des démons, ils arrivent ventre à terre, ils crient, ils claquent du fouet, parlent à leurs chevaux ou vous lancent un bon mot au passage — puis disparaissent dans un nuage de poussière.

Dans les rues de Bucarest il y a continuel va-et-vient de voitures : des fiacres innombrables, mais tous découverts, la capote relevée contre le froid, la pluie ou le soleil. Les cochers sont de très étranges personnages, des Russes imberbes, de la secte des Lipovanes, en longue robe de velours noir attachée à la taille par une ceinture de couleur ; ils conduisent avec une rapidité extrême, à bras tendu, comme à Pétersbourg. Ils sont propres, discrets et honnêtes. Au